

## ***HYPARKTIKÓN ET SUBSTANTIVUM* : ENTRE VERBE ET NOM DANS LA GRAMMAIRE GRECQUE ET LATINE\***

**Manuela Callipo**

Università degli Studi di Torino, Torino, Italie

### Résumé

Apollonius Dyscole range parmi les *hyparktikà rhémata* les verbes aussi bien copulatifs que d'appellation : son usage reste un *unicum* dans l'ensemble du corpus grammatical grec tel qu'il nous a été transmis. Le système apollonien peut être expliqué – nous semble-t-il – par sa conception du nom, censé signifier à la fois la substance et la qualité du référent et donc lié à la signification de l'*hyparxis/ousía* : le fait de nommer un référent en implique l'existence du moins au niveau linguistique. Priscien de son côté, influencé par son arrière-plan platonicien, limite le *verbum substantivum* (calque de *hyparktikòn rhéma*) au seul verbe *sum*, mais pour la première fois dans l'histoire de la linguistique ancienne transpose l'adjectif *substantivum* de la classe verbale à la classe nominale : il récupère ainsi d'une certaine manière l'héritage d'Apollonius et en même temps resserre à l'extrême les liens entre le nom et la substance.

### Mots-clés

Apollonius Dyscole, Priscien, *hyparxis*, *ousía*, *hyparktikòn rhéma*, *verbum substantivum*, *substantia*, *qualitas*, nom, adjectif, pronom, deixis

### Abstract

Apollonius Dyscolus classifies as *hyparktikà rhémata* both copulative and appellative verbs. His usage represents an *unicum* in the ancient Greek tradition as far as we know it. We suggest that Apollonius' system can be explained by his understanding of the noun, that is said to signify both the substance and the quality of the referent and is therefore related to the signification of the *hyparxis/ousía* : naming a referent implies its existence at least at linguistic level. On the other side Priscian, influenced by his Platonic background, restricts the *verbum substantivum* (loanword from *hyparktikòn rhéma*) to the only verb *sum*, but for the first time in the history of ancient linguistics he transposes the adjective *substantivum* from the verb's to the noun's class. By doing so he gathers somehow the heritage of Apollonius and at the same time pushes to extremes the links between the noun and the substance.

### Keywords

Apollonius Dyscolus, Priscian, *hyparxis*, *ousía*, *hyparktikòn rhéma*, *verbum substantivum*, *substantia*, *qualitas*, noun, adjective, pronoun, deixis

Cette contribution a pour sujet un aspect de la théorie linguistique ancienne qui semble secondaire et relève tout simplement de la terminologie technique, mais qui nous permettra de développer quelques remarques sur la conception du nom chez le grammairien alexandrin Apollonius Dyscole (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.) et chez Priscien (VI<sup>e</sup> siècle). Notre attention se portera sur le sens et sur l'emploi de l'adjectif grec *hyparktikòn* et du latin *substantivum*. Chez Apollonius ce terme accompagne le

\* Je voudrais remercier M. le Professeur Pierluigi Donini pour la lecture de la première rédaction de ces pages et pour ses conseils précieux en matière de philosophie platonicienne.

verbe (*hyparktikòn rhéma*) pour désigner à la fois les verbes copules et les verbes d'appellation : l'inclusion des *verba vocativa* dans la catégorie des *hyparktiká* reste isolée dans le panorama grammatical ancien et nous semble liée à la signification du nom et notamment du nom propre. D'ailleurs les analogies entre la grammaire grecque et latine sont plus apparentes que réelles : bien que le neutre *substantivum* soit un calque de *hyparktikòn* et à son tour une nouveauté dans la grammaire romaine, Priscien serre à l'extrême les liens entre catégorie nominale et substance. La *substantia* joue dans son système un rôle bien plus important que chez Apollonius. Ce dernier classe le verbe *onomázomai* parmi les *hyparktikà rhémata* : comme on le verra, son choix est probablement à mettre en relation avec l'idée que le nom peut signifier l'*hyparxis* d'un référent ; Priscien, de son côté, limite le *verbum substantivum*, calque de *hyparktikòn rhéma*, au seul verbe 'être', mais il parvient à transposer l'adjectif *substantivum* de la classe verbale à la classe nominale et à le rattacher aussi au *nomen*.

Suivant l'évolution du mot *hyparktikòn* de la *Syntaxe* apollonienne<sup>1</sup> à l'*Ars Prisciani*<sup>2</sup>, nous verrons que la terminologie grecque est réélaborée et adaptée à la langue latine d'une façon qui permet de mieux situer Priscien dans le contexte culturel du vi<sup>e</sup> siècle : non plus grammairien de l'Antiquité, pas encore pleinement penseur du Moyen Âge.

## 1 L'*HYPARKTIKÒN RHÉMA* CHEZ APOLLONIUS DYSCOLE

Il faut donc partir d'Apollonius Dyscole pour passer ensuite en revue les emplois du mot *hyparktikòn* chez les autres grammairiens grecs. Cet adjectif n'apparaît en grec qu'à propos du verbe. La catégorie de l'*hyparktikòn rhéma*<sup>3</sup> comprend *eimí*, *hypárchō*, *onomázomai* (plus rarement *kaloúmai*, *kleízomai*, ou *légomai*, e.g. *Synt.* I 138 = *GG* II.2, 113, 8–9 ; II 47 = *GG* II.2, 159, 13–160, 3) : il s'agit de verbes copules et de verbes d'appellation, à savoir de verbes qui se construisent avec deux nominatifs. Il faut cependant remarquer qu'à l'intérieur de cette classe Apollonius établit parfois une distinction entre les verbes qui signifient l'existence / l'identité<sup>4</sup> onomastique

1 Édition de référence de Gustav Uhlig, *GG* II.2.

2 *GL* II et III. Pour les livres XIV à XVI, XVII et XVIII nous disposons maintenant de la traduction avec commentaire par le Groupe *Ars Grammatica* respectivement 2013, 2010 et 2017.

3 E.g. *Synt.* I 72 = *GG* II.2, 61, 24 ; I 107 = 89, 15 ; II 105 = 207, 14 ; III 37 = 304, 4 ; III 43 = 309, 3 ; voir à ce sujet Lallot (1997, II 70, n. 291 ; 128, n. 227).

4 Les traductions modernes du mot *hyparxis* (e.g. *Synt.* II 105 = *GG* II.2, 207, 9) trahissent la difficulté exégétique : « Sein » Buttman (1877, 122) ; « being (existence, *hyparxis*) » Householder (1981) ; « existencia » Bécares Botas 1987. Lallot (1997) se sert de « existence » dans le cas du verbe (*Synt.* I 136 = *GG* II.2, 112, 5), mais il préfère « identité » quand l'*hyparxis* fait l'objet de la question introduite par *tís* (*Synt.* I 31 = *GG* II.2, 29, 1). Au sein de la philosophie péripatéticienne et stoïcienne, *hypárchō* signifie l'existence réelle et actuelle (e.g. Arist. *Metaph.* 1046b 10 ; Sext. Emp. *Math.* VII 244–245 = *SVF* II 65 = *FDS* 273 ; cf. Garcea 2009, notamment 134).

(*hyparxis onomastikê*) et ceux d'existence / identité substantielle (*hyparxis oussiôdês* : *Synt.* I 136 = *GG* II.2, 112, 4–5 ; cf. *Synt.* II 47 = *GG* II.2, 159, 14). *Eimi* et *hypárchō*, qui désignent l'*hyparxis oussiôdês*, sont ainsi séparés des verbes d'appellation, et ailleurs l'expression « verbes d'existence ou d'appellation (*tà tês hypárxeōs è klêseōs*) » (e.g. *Pron.* *GG* II.1.1, 52, 11–12 et 16 ; cf. *hyparxin è idias poiôtêtos thésin sēmainonta*, *Synt.* II 47 = *GG* II.2, 159, 13–14<sup>5</sup>) paraît distinguer de manière nette les deux classes. Toutefois, comme le souligne Uhlig, *ad Synt.* *GG* II.2, 112, 5, « saepius *hyparttikôn* vel *hypárxeōs* nomine comprehenduntur etiam verba nuncupandi ».

Nous ne trouvons pas de définitions de l'*hyparttikôn rhēma* dans les œuvres qui nous sont parvenues d'Apollonius ; de plus, le traité consacré au verbe, le *Rhēmatikôn* dont le titre est attesté par *Suda*, Apollonios [3422], a été perdu. Force est donc de se résigner à constater que, dans les textes qui nous sont parvenus, alors même qu'Apollonius énonce parfois des théories novatrices, les défend et les justifie face à d'autres grammairiens, l'adjectif *hyparttikôn* est accolé au verbe sans que son sens soit jamais expliqué : tout se passe comme s'il s'agissait d'un mot technique déjà bien intégré à la langue de la grammaire. Malheureusement, il n'est pas aisé d'établir si c'est vraiment le cas, ou si l'*hyparttikôn rhēma* est une innovation d'Apollonius. Toute tentative de reconstruction paraît destinée à rester à l'état d'hypothèse : même si les syntagmes *tà hyparttikà tôn rhēmátōn* et *hē hyparttikê tôn rhēmátōn syntaxis* aussi bien que l'expression *hyparttikôn rhēma* n'apparaissent jamais dans la tradition directe antérieure à Apollonius, la pénurie de sources jusqu'au II<sup>e</sup> siècle nous contraint à la prudence.

Le « verbe qui signifie l'existence » est attesté chez Lesbonax<sup>6</sup>, *Schem.* 5, 6 et ensuite chez Hérodien. Nous ne disposons pas de sources directes antérieures, même si ce genre de verbe apparaît dans la tradition indirecte de Philoxène<sup>7</sup>, *frg.* 215, 2 Th.

5 Ce passage du deuxième livre de la *Syntaxe* est plus problématique, dans la mesure où il n'y a d'accord ni dans la tradition directe ni entre les éditeurs. Le manuscrit A (Paris, Bibliothèque Nationale de France, gr. 2548), qui remonte au haut Moyen Âge, et L (Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 60.26, XIV<sup>e</sup> siècle) font mention des seuls verbes *hyparxin sēmainonta* ; par contre, les autres témoins de la Renaissance, suivis par Uhlig, ajoutent *hyparxin è idias poiôtêtos thésin sēmainonta* (« qui signifient l'existence ou la position d'une qualité propre », trad. Lallot 1997), ce qui comporte une distinction entre les verbes d'existence et ceux d'appellation semblable à celle qu'on trouve dans *Pron.* *GG* II.1.1, 52, 16. Le choix d'Uhlig, qui fit déjà l'objet d'une critique par Maas (1912, 11), est entraîné par le témoignage de Priscien, XVII 76 = GL III 151, 10 (*quae enim substantiam significant verba vel nominationem*), qui coïncide avec la tradition directe plus récente. Certes, il est question de savoir jusqu'à quel point Priscien est une source digne de foi pour reconstruire la lettre du texte d'Apollonius, mais dans ce cas la même opposition entre verbes qui signifient *hyparxis* et verbes qui signifient *idias poiôtêtos thésis* est attestée par le *consensus codicum* dans la suite du même passage (*GG* II.2, 160, 4).

6 Grammairien de datation incertaine, probablement du II<sup>e</sup> siècle après J.-C. et donc contemporain d'Apollonius : Blank (1988, p. 143-144) et Montanari dans *DNP*, Lesbonax [1].

7 Grammairien né à Alexandrie et vécu à Rome au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., contemporain de Varron (pour plus de détails, Theodoridis 1976, p. 3-7).

(Or. 170, 14) et d'Héraclide de Milet<sup>8</sup>, frg. 42, 2 Cohn (Eust. *in Il.* II 826, 1–3) ; frg. 49, 9 Cohn (Eust. *in Od.* I 80, 13–17) ; frg. 52, 4 Cohn (Eust. *in Od.* I 360, 1). Rien n'empêche de croire que la terminologie employée par ces témoins soit tardive, puisque Orion écrivait au <sup>v</sup>e siècle et Eustathe au <sup>xii</sup>e. Cependant, au moins dans le cas du frg. 52 d'Héraclide, l'adjectif *hyparktikón* paraît se situer dans le contexte d'une citation littérale, introduite par les mots *eipòn hoútōs*. On pourrait donc en déduire que l'*hyparktikòn rhēma* remonte, sinon à Apollonius lui-même, du moins à une époque très proche de lui.

Quelle que soit l'origine de la terminologie technique d'Apollonius, un autre aspect nous intéresse particulièrement : dans l'état actuel de nos connaissances, son emploi d'*hyparktikón* reste un *unicum*. Dans les textes grammaticaux précédents – pour autant qu'ils puissent être reconstruits sur la base de la tradition indirecte – aussi bien que dans les sources contemporaines et postérieures à lui, cet adjectif fait toujours référence aux seuls verbes qui signifient 'être', notamment *eimí* et *hypárchō*, en fonction à la fois de copule et de prédicat verbal.

Ainsi, d'après les sources disponibles aucun grammairien grec, à l'exception d'Apollonius, n'emploie *hyparktikòn rhēma* pour désigner *onomázomai*<sup>9</sup>. Tout se passe comme si une acception de cet adjectif avait été perdue au cours du temps. D'ailleurs, il y a aussi une deuxième possibilité : le choix d'Apollonius de retenir *onomázomai* parmi les *hyparktikà rhēmata* pourrait être dû à des raisons théoriques qui lui sont propres et donc prendre sens seulement dans le contexte de son système. Afin de vérifier la cohérence de cette classification avec le reste de la doctrine de notre grammairien, il sera utile d'évoquer la conception apollonienne de ce qui est strictement lié au signifié de *onomázomai*, à savoir le nom (*ónoma*). Si *onomázomai* est un *hyparktikòn rhēma*, alors il exprime l'*hyparxis* des entités nommées ; mais l'*ónoma*, lui, peut-il exprimer *hyparxis* ?

## 2 LE SIGNIFIÉ DU NOM CHEZ APOLLONIUS

Les exégètes des traités d'Apollonius se sont souvent interrogés sur le signifié du nom chez ce grammairien<sup>10</sup>. Il s'agit d'une *vexata quaestio* compliquée par le manque de définitions du nom dans les ouvrages transmis et par les incertitudes sur la fiabilité de la tradition indirecte. Essayons de la résumer.

8 Grammairien actif aux alentours de l'année 100 ap. J.-C., puisqu'il cite Aristonicos d'Alexandrie et qu'il est à son tour cité par Ap. Dysc. *Synt. GG* II.2, 478, 12 (frg. 1 Cohn) et 483, 3 (frg. 2 Cohn). Cf. S. Fornaro dans *DNP, Herakleides* [22].

9 En plus des fragments déjà cités d'Héraclide et transmis par Eustathe, cf. Chærob. *in Theod. Can. GG* IV.2, 20, 2 ; Eust. *in Il.* III 146, 9 et *in Od.* I 319, 43.

10 Parmi les études visant à interpréter le sens de *substance* et *qualité* et à examiner analogies et différences entre Apollonius, Priscien et le traitement du nom et du pronom dans la tradition dialectique, voir notamment Baratin (1989, p. 377-407) et (2007) ; Luhtala (2005, p. 79-88) ; Luhtala (2009) ; Brumberg-Chaumont (2007) et (2009).

La seule définition du nom attribuée à Apollonius est transmise par une scholie à la *Téchne* du pseudo-Denys. <Héliodore>, *Sch. Lond. GG I.3*, 524, 8–12 écrit : « Il faut savoir qu’Apollonius et Hérodien définissent ainsi le nom : ‘le nom est une partie du discours douée de cas qui attribue à chaque substrat, qu’il soit corps ou action, une qualité commune ou propre’ ; par contre, Romanus et Philopon préfèrent ‘substance’ au lieu de ‘qualité’ »<sup>11</sup>. Un moindre crédit est attribué à Choïroboscus, in *Theod. Can. GG IV.1*, 105, 23–25, qui mentionne la même définition qu’Héliodore, mais de manière anonyme et avec les termes inversés : Romanus et Philopon auraient préféré qualité à substance<sup>12</sup>. Ildéfonse (1997, p. 290-291) pense que même cette deuxième tradition découle d’Apollonius, ce qui est tout à fait possible en considération notamment de ce qu’on verra par la suite ; de toute manière il faut admettre que le lien du nom avec la qualité des substrats est confirmé par les traités apolloniens mêmes et par le parallèle de Priscien, II 22 (*GL II 56*, 29–57, 1) : *Nomen est pars orationis quae unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuit.*

Le propre du nom est donc de signifier la qualité : il s’agit d’un héritage de la tradition stoïcienne qui remonte à Diogène de Babylone, *ap. Diog. Laert. VII 58* (*SVF III Diog. 22 = FDS 536*), d’après laquelle le nom propre (*kyrion ónoma*) signifie la qualité propre d’un individu, l’appellatif (*prosēgoría*) la qualité commune des membres d’une classe<sup>13</sup>.

Apparemment, le nom diffère du pronom en ce sens qu’il assigne une qualité aux référents externes au langage (*hypokeímena*)<sup>14</sup>, tandis que le pronom en signifie la substance (*ousía*)<sup>15</sup> par le biais de sa force déictique (e.g. *Pron. GG I.1.1*, 9, 8–9 ; *Synt. I 120 = GG II.2*, 101, 12–14 ; *Synt. I 138 = GG II.2*, 113, 7 ; *Synt. II 24 = GG II.2*, 143, 9–10). Toutefois, cette dichotomie si nette ne paraît pas refléter la conception apollonienne de la signification nominale et pronominale qui semble bien plus nuancée. Nous essaierons de rassembler dans un tableau d’ensemble aussi cohérent que possible les données dispersées dans la tradition directe et indirecte.

11 Les doutes sur le témoignage d’Héliodore soulevés par Luhtala en 2009 ne concernent que la division des substrats en *sómata* et *prágmata*, étant admise la paternité apollonienne de la définition dans son ensemble.

12 Alfred Hilgard, *GG I.3*, XVII attribue la scholie à Héliodore précisément en vertu de la proximité avec Choïroboscus, qui aurait été la source du commentaire d’Héliodore (voir Hilgard, *GG I.3*, XIV–XVIII) et que l’on situe entre 750 et 825 d’après Theodoridis (1980). La scholie et Choïroboscus diffèrent toutefois sur un point qui mérite notre attention.

13 Sur l’origine et le développement de la catégorie du nom propre (aussi en relation avec le nom commun) chez les grammairiens grecs, Lallot (2007).

14 Pour l’interprétation de *hypokeímenon*, substrat et référent auquel sont assignés les noms, voir Baratin (1989, p. 392-396) et surtout (2007) ; Brumberg-Chaumont (2007).

15 Sur le mot *ousía* voir Motte–Somville (2008, avec bibliographie).

Premièrement, dans un passage du traité sur le pronom qui a pour but de montrer que *tís* indéfini et interrogatif est un nom, et non pas un pronom (*GG* II.1, 27, 9–10), l'*ónoma* est défini comme ce qui signifie non seulement la qualité, mais la « substance avec la qualité » (*ousía metá poiótētos*) d'un référent, tandis que le pronom n'en montre que la « substance ». Ce passage, d'ordinaire considéré comme reflétant la véritable doctrine d'Apollonius, a été récemment réexaminé par [Brumberg-Chaumont \(2007\)](#) en raison du contexte polémique dans lequel il se situe. Le contexte est en effet incontestablement polémique : la phrase est attribuée aux adversaires d'Apollonius qui étaient convaincus que *tís* était un pronom. Néanmoins, toute la section du traité consacrée à démontrer que *tís* est un nom suit un schéma constant : les prémisses sont vraies, les conséquences que les autres grammairiens en tirent sont fausses. Or, la phrase « les pronoms signifient la substance, les noms la substance avec la qualité » représente une prémisse, donc elle peut à bon droit être considérée comme véritablement apollonienne. Ce dont Apollonius conteste la validité, c'est le fait que *tís*, qui signifie la seule *ousía*, soit pour cela un pronom (*Pron. GG* II.1, 28, 6-9). Par contre, d'après Apollonius *tís* appartient à la catégorie nominale en vertu de son statut indéterminé : cette caractéristique est incompatible avec la force déictique des pronoms qui distinguent les personnes en les mettant sous les yeux (*Synt.* I 96 = *GG* II.2, 81, 2). Par conséquent, lorsque le référent (*hypokeímenon*) est désigné par un pronom, sa qualité reste indéterminée, alors que le nommer, à savoir le définir avec exactitude, correspond à en préciser à la fois la substance et la qualité, commune ou propre<sup>16</sup>. Comme nous pouvons le lire dans la *Syntaxe*, les pronoms indiquent la substance de manière déictique ; *tís* manque de force déictique et ne peut pas indiquer la substance, mais c'est sur elle qu'il pose la question (voir *Synt.* I 32 = *GG* II.2, 30, 1). À la question introduite par *tís* on répondra par un pronom (*egō*) ou par un nom propre (*Arístarchos*, *Pron. GG* II.1.1, 28, 5–6).

Apollonius revient sur *tís* dans *Synt.* I 31 (*GG* II.2, 29, 1–8), passage que nous voudrions mettre en parallèle avec le traité consacré au pronom. Ces quelques lignes ont posé de nombreux problèmes exégétiques et ont longtemps été considérées comme lacunaires, au point d'avoir été intégrées par G. Uhlig sur la base de la comparaison avec le texte de Priscien, XVII 23 (*GL* III 122, 2–6)<sup>17</sup>. Apollonius explique que *tís* interrogatif pose la question sur l'*hyparxis* d'un

16 N'étant pas indiquées par deixis (*Synt.* II 45 = *GG* II.2, 159, 1-3 ; *Pron. GG* II.1.1, 9, 7-10), les personnes signifiées par les noms risquent cependant de rester indéterminées même dans le cas des noms propres, qui présentent parfois des homonymes : voir ci-dessous.

17 Le rapport entre Apollonius et Priscien sur ce point et les implications philosophiques du passage du grammairien latin ont été examinés dans [Callipo \(2015\)](#).

réfèrent (*hypokeímenon*)<sup>18</sup> ou sur l'*ousía* (ce mot est utilisé par rapport à *tís* quelques lignes plus loin, *Synt.* I 32 = *GG* II.2, 30, 1) quand l'action est connue, mais la personne qui agit est inconnue. À cette question on répondra par un pronom (*egḗ*, cf. *Pron.* *GG* II.1.1, 28, 5), ou par un nom commun (*ánthrōpos*) ou propre (*Tryphōn*, cf. *Aristarchos* dans *Pron.* *GG* II.1.1, 28, 5–6) puisque les noms propres montrent aussi la substance (*ousía*)<sup>19</sup>. S'il est vrai que *tís* questionne sur la substance, la réponse doit signifier cette substance ; s'il est possible de répondre par un nom commun ou propre à la question posée par *tís*, il s'ensuit que les noms – à la fois communs et propres – signifient eux aussi la substance. Les noms propres *Aristarchos* et *Tryphōn* montrent l'*ousía* de façon semblable au pronom *egḗ*. Apparemment, si la question posée par *tís* porte sur l'*hyparxis* et sur l'*ousía*, il y a une forte relation sémantique entre ces deux termes<sup>20</sup>. Le nom et le pronom représentent tous les deux une réponse valable à la question sur l'existence réelle et actuelle (*hyparxis*, *ousía*) du réfèrent sujet de l'action.

Il faut cependant remarquer que le nom ne peut pas montrer la substance avec le même degré de définition que le pronom : le pronom signifie des personnes définies, tandis que le nom, s'il est commun n'identifie pas un individu, et au cas où il est propre peut donner lieu à l'homonymie – au point qu'il faut parfois poser une deuxième question pour éviter l'ambiguïté et pour identifier la personne sans équivoque : c'est le cas d'Ajax « le fils de Télamon » ou « le grand » (*Synt.* I 121 = *GG* II.2, 102, 8–20), opposé à Ajax le fils d'Oilée.

18 L'expression *hyparxis tinos hypokeiménou* a été interprétée différemment par les traducteurs et les exégètes ; en ce qui concerne *hyparxis*, voir ci-dessus, n. 4. *Substantia alicuius suppositi* Priscien, XVII 23 (*GL* III 122, 1), « Dasein einer Substanz » Buttmann (1877), « the identity of some subject » Householder (1981), « la realidad de un sujeto indefinito » Bécarea Botas (1987), « identifier un sujet (?) / réfèrent (?) quelconque » Baratin (1989, p. 392, qui précise : « Rien ne permet de décider s'il s'agit ici de sujet ou de réfèrent », « l'identité d'un réfèrent » Lallot (1997) qui répond ainsi aux doutes de Baratin (cf. Lallot 1997, II 26, n. 94 et Lallot 1994). Baratin (2007) précise que le *suppositum* de Priscien correspond au réfèrent extralinguistique connu à la fois par le locuteur et l'allocutaire ; des remarques similaires peuvent être formulées aussi pour l'*hypokeímenon* d'Apollonius.

19 Le choix de garder les mots des manuscrits d'Apollonius Dyscole sans l'intégration *tên* <*genikên*> *ousian* proposée par Uhlig, *GG* II.2, 29, 5 a été justifié dans Callipo (2015). En tous cas, la conjecture du philologue allemand ne changerait pas le contexte théorique de la phrase : les noms propres signifient une substance (générique), apparemment en contradiction avec la définition apollonienne du nom telle qu'elle est transmise par Héliodore.

20 Cela s'applique du moins au contexte spécifique de ce passage de la *Syntaxe* (cf. Brumberg-Chaumont 2007, 13, n. 1), mais il convient d'ajouter que l'expression de l'*ousía* est associée au verbe *hypárchō* dans *Synt.* III 149 (*GG* II.2, 397, 1-5) et en général aux *hyparktíkà rhēmata* (e.g. *Synt.* I 138 = *GG* II.2, 113, 8-9 ; II 47 = *GG* II.2, 160, 3-5). Dans l'*Index vocabulorum*, *GG* II.3, 275, s.v. *hyparxis* Schneider renvoie à *ousía* et vice-versa ; *hyparxis* est définie comme *conditio eius personae vel rei quae re vera est vel fit*. De même Lallot (1997, II), dans l'*Index technique français*, s.v. *Substance (ousía)* renvoie à *Existence (hyparxis)*.

*Synt.* I 31 confirmerait donc la possibilité que la prémisse présentée dans *Pron. GG* II.1.1, 27, 9–10 comme opinion d’autres grammairiens («les pronoms signifient la substance, les noms la substance avec la qualité») reflète véritablement la pensée d’Apollonius. [Brumberg-Chaumont \(2007\)](#) a soulevé la question d’une contradiction entre le *Pronom*, où *tous* les noms sont dits signifier la substance et la qualité, et la *Syntaxe*, où l’observation est restreinte aux noms propres et aux appellatifs. La contradiction nous semble toutefois plus apparente que réelle. Noms propres et appellatifs qui peuvent répondre à l’interrogatif de substance *tís* représentent en effet *tous* les noms. Si nous prenons en compte la section de *Synt* I 31-33 dans son ensemble, nous pouvons souligner le fait qu’Apollonius ne distingue pas entre noms propres et appellatifs d’une part, noms épithètes de l’autre. Il faut admettre que *tís* diffère des autres interrogatifs qui relèvent du nom (*poíos, pósos, pēlíkos, podapós*) dans ce sens qu’ils ne questionnent pas sur la substance d’un référent, mais sur sa qualité, sa quantité, sa taille et sa nationalité d’origine, à savoir sur ses déterminations adjectivales ; de plus, les réponses à ces derniers sont des noms qui s’ajoutent «avec un sens adjectival» aux noms répondant à *tís* et qui contribuent à mieux déterminer et définir la substance<sup>21</sup>. Toutefois, même ces réponses adjectives peuvent être des noms communs et non seulement des adjectifs selon le sens moderne du terme : à *poíos* on répondra par exemple *ho grammatikós, ho mousikós, ho dromeús*<sup>22</sup> (*Synt.* I 32 = *GG* II.2, 30, 9-10). La ligne de partage entre noms qui signifient la substance et noms qui y ajoutent les accidents (qualité, quantité, taille, nationalité) n’est pas celle – bien plus tardive – entre nom et adjectif : la qualité, dans les exemples offerts par Apollonius, n’est pas toujours représentée par un adjectif. Chez Apollonius tous les noms sont distingués en deux catégories sur la base de leur signification (*katà sēmasian* : Schneider, *GG* II.3, 48–49) : les *kyria* (qui signifient une qualité propre) et les *prosēgoriká* (qualité commune) ; ces derniers sont à leur tour divisés en sous-classes, parmi lesquelles il y a les *epithetiká*<sup>23</sup>.

Par conséquent, il n’y a pas de contradiction entre la *Syntaxe* et le *Pronom* : *tous* les noms – propres et appellatifs – signifient la substance. Pour soutenir cette interprétation, nous pouvons mentionner encore *Synt.* II 41 (*GG* II.2, 155, 3–5), où nous lisons qu’à travers un pronom nous pouvons comprendre un nom quant à sa

21 Cf. [Lallot \(1997, II 27, n. 99\)](#).

22 *Grammatikós* et *mousikós* sont des adjectifs, bien que précédés par l’article, tandis que *dromeús* est un substantif ; à ce propos voir aussi [Lallot \(1992\)](#). Priscien, XVII 24 (*GL* III 122, 23-24) diffère de son modèle : à *qualis* ? on peut répondre *sapiens* ou *doctus* ; cf. XVII 36-37 (*GL* III 130, 28-131, 4) : les *substantiae* sont exemplifiées par *homo* et *animal*, les *qualitates* par *bonus* et *prudens*. Il s’ensuit que la mise en parallèle d’Apollonius avec Priscien suggérée par [Baratin \(1989, p. 405\)](#) ne semble pas parfaite.

23 <Steph.> *Sch. Vat. GG* I.3, 232, 22-24 et <Hel.> *Sch. Marc. GG* I.3, 385, 3-6 ; Prisc. II 27 (*GL* II 59, 20) : *Aliae fere omnes species in nominibus inveniuntur appellativis*.



valeur, à savoir quant au signifié, parce que le pronom partage la capacité qu'a le nom de signifier la qualité propre du référent : nous avons donc là une confirmation explicite, dans la tradition directe, de l'analogie sémantique entre ces deux parties du discours<sup>24</sup>. Dans un autre passage de la *Syntaxe* concernant encore les interrogatifs nominaux, *Synt* I 120 (*GG* II.2, 101, 11–102, 3), Apollonius Dyscole écrit que le pronom, au moment où il désigne le référent comme étant sous les yeux, en vertu de sa force déictique, en indique non seulement la substance, mais aussi les qualités, à savoir les accidents qui se rattachent nécessairement à la substance ; le pronom ne précise pas la nature desdites qualités parce qu'il ne les nomme pas, mais il inclut *de facto* dans l'ostension de la substance celle des qualités qui lui sont attachées<sup>25</sup>.

En résumé, le fait de signifier l'*ousía* ne suffit pas pour que *tís* soit un pronom : signifier l'*ousía* n'est pas un trait distinctif du pronom, puisque même les noms peuvent avoir la même valeur. Le pronom diffère du nom plutôt pour sa *modalité* de signification, à savoir la deixis, dont *tís* est dépourvu. Substance et qualité ne s'excluent pas l'une l'autre : Apollonius reconnaît aussi au nom, dont le propre est d'assigner une qualité commune ou propre à un référent, la signification de la substance, et au pronom la fonction de présenter comme sous les yeux la substance avec tous les accidents que le regard arrive à saisir.

À l'issue de cet aperçu des occurrences de *ousía* et de *hyparxis* par rapport à la signification du nom, nous voudrions suggérer que la frontière entre le signifié des noms et des *hyparktikà rhémata* paraît faible chez Apollonius Dyscole et que le classement des *uerba vocativa* parmi les *hyparktiká* pourrait être une conséquence du lien sémantique du nom avec l'*hyparxis / ousía*. Au niveau linguistique les noms font référence aux êtres qui agissent ou subissent une action et ils les identifient. Il se peut que *onomázomai* soit un verbe *hyparktikón* puisqu'il exprime l'existence / identité nominale d'un référent, il nomme ce référent et par conséquent il en implique l'existence, du moins au niveau linguistique<sup>26</sup> – il est en effet impossible de nommer ce qui n'existe pas.

24 On ajoutera que l'appellatif précédé par l'article peut lui aussi exprimer la qualité propre et avoir une valeur semblable à celle du nom propre (*Synt.* I 87 = *GG* II.2, 75, 2).

25 Cf. *Synt* II 24 (*GG* II.2, 143, 9–11). Ildéfonse (1997, p. 308–309) : « Le pronom, qui signifie l'existence ou la réalité du référent, visant ce référent qui est un objet déterminé [...], remplace le nom propre. La situation sensible de la deixis, lorsque son protocole est optimal, lui fait envelopper les accidents de cet objet singulier, qui sont nécessairement visés conjointement [...] sans être pour autant signifiés conjointement ». Lallot (1997, II 65, n. 263) : « [...] les conditions concrètes de la deixis – ce qui est montré est un cheval, mâle, noir, etc. – font que la référence pronominale s'enrichit, comme d'un commentaire [...], de tous les accidents, plus ou moins nombreux et distincts selon les cas [...], que le regard permet d'appréhender ».

26 Pour la substance comme contrepartie linguistique de l'*hypokeimenon*, nous renvoyons à Baratin (2007).

### 3 PRISCIEEN : LE *VERBUM SUBSTANTIVUM*

Le classement des *verba vocativa* parmi les *hyparktikà rhémata*, attesté à notre connaissance chez le seul Apollonius, paraît donc strictement lié à sa conception du nom. Le système de Priscien diffère en partie de ce système conceptuel, bien qu'il partage avec son modèle grec la définition du nom en termes de substance et qualité. Chez Priscien la notion de substance et le *substantivum* suivent une évolution qui trahit l'influence d'un arrière-plan platonicien, même si ses théories gardent peut-être quelques traces du rapport entre nom et verbes d'appellation que nous avons décrit plus haut.

Priscien définit donc le nom de manière similaire à Apollonius : *proprium est nominis substantiam et qualitatem significare* (II 18 = *GL* II 55, 6). La *substantia* peut être désignée à la fois par le nom et par le pronom, mais à ce sujet il n'est pas possible de pousser trop loin les similarités entre le maître latin et Apollonius : dans les deux livres *de constructione* de l'*Ars*, comme le souligne Rosier (1992, p. 76), un rôle important est joué par l'opposition entre la substance et ce qui ne l'est pas, comme la qualité ou la quantité. Chez Priscien le nom exprime une *substantia* douée de *qualitas* (Baratin 1989, p. 398–403) : la qualité peut être à son tour l'expression de la substance elle-même (c'est le cas du substantif dans le sens moderne) ou bien d'une qualité, d'une quantité ou d'un nombre (c'est le cas des adjectifs)<sup>27</sup>. À l'intérieur de la classe nominale commence ainsi à se dessiner une distinction entre noms qui signifient une substance (noms propres et appellatifs) et noms qui signifient une qualité (noms adjectifs).

Si nous revenons maintenant aux verbes, le syntagme *verbum substantivum* est un calque de *hyparktikòn rhéma* ; cependant, contrairement à ce qui se passe chez Apollonius et de manière similaire aux autres maîtres grecs cités plus haut, Priscien n'applique ce syntagme qu'au seul verbe *sum*, les *verba vocativa* étant à part<sup>28</sup>. Il n'y a qu'un seul *verbum substantivum*, *sum*. D'autre part, en s'éloignant de la tradition latine précédente pour se conformer à l'*auctoritas* grecque, Priscien se doit d'expliquer le sens de l'expression *verba substantiva*. Ainsi dans le huitième

27 Baratin (1989, p. 401) : « [...] à l'intérieur même de l'expression générale de la substance exprimée par le nom, disons à l'intérieur de la signification *substantielle* de la classe nominale, il convient de distinguer la signification substantive d'une partie de cette classe nominale, correspondant à ce que les Modernes appellent précisément des substantifs, par opposition aux parties de la classe nominale comportant une signification qualitative, quantitative, numérale... ». Nous renvoyons à Rosier (1992) pour l'examen des questions laissées ouvertes par l'opposition, à l'intérieur de la catégorie nominale, entre substance et accident, ainsi que pour les interprétations médiévales de cette opposition qui aboutira, au XII<sup>e</sup> siècle, à la distinction définitive entre substantif et adjectif.

28 Cf. par exemple Prisc. XVII 35 (*GL* III 130, 16) : *Et nomini quidem tam substantiva quam vocativa adiunguntur verba.*

livre, consacré au verbe, il écrit (VIII 51 = *GL* II 414, 11–20) : *praesens tempus proprie dicitur, cuius pars praeteriit, pars futura est. cum enim tempus fluvii more instabili volvatur cursu, vix punctum habere potest in praesenti, hoc est instanti. maxima igitur pars eius, sicut dictum est, vel praeteriit vel futura est, excepto sum verbo, quod ὑπαρκτικόν Graeci vocant, quod nos possumus substantivum nominare; id enim omnium semper est perfectissimum, cui nihil deest. Itaque praeteriti quoque perfecti vim habet, quod ostenditur, quando participiis praeteriti iunctum officio fungitur praeteriti perfecti per passivorum declinationem vel similium passivis. Similem huic vim habent etiam vocativa, ut ‘Priscianus vocor, nominor, nuncupor, appellor’<sup>29</sup>.*

Le verbe *sum* est appelé *substantivum* car il est achevé et parfait : rien ne lui manque et il est prédicable de ce qui existe – pour ainsi dire – hors du temps. Quelque chose de semblable arrive toutefois aussi avec les verbes d’appellation, sur lesquels nous reviendrons par la suite : le syntagme *Priscianus vocor* véhicule la signification d’une substance qui demeure constante au fil du temps, exempte de toute forme de changement.

On retrouve dans la conception du verbe de Priscien l’idée – commune à la spéculation ancienne dès Platon – selon laquelle le présent est un point, une fraction minimale, presque inexistante, du temps dans son incessant écoulement. L’écoulement du monde sensible est un thème typique du platonisme depuis ses origines et il est possible d’en suivre les traces tout au long de l’histoire de ce courant philosophique : par exemple il est mentionné en tant que conception de l’Ancienne Académie et du Lycée dans le discours de Varron, *ap. Cic. Acad.* I 31, qui est un témoin de la pensée d’Antiochus d’Ascalon<sup>30</sup>. Le flux du sensible

29 Prisc. VIII 51 (*GL* II 414, 11-20) : « [...] on appelle proprement temps présent celui dont une partie est passée, une partie est à venir. Puisque en effet le temps, à la manière d’un fleuve, s’écoule dans une course que l’on ne peut arrêter, il peut difficilement avoir un arrêt dans le présent, c’est-à-dire dans l’instant. Par conséquent, comme on l’a dit, il est pour une très grande partie soit passé soit futur, à l’exception du verbe ‘être’, que les Grecs appellent ὑπαρκτικόν, que nous pouvons appeler substantif; en effet il est toujours le plus achevé de tous les verbes, celui auquel rien ne manque. Donc il a aussi la valeur de passé parfait, ce qui est clair quand, lié au passé des participes, il a la fonction de former le passé parfait dans la déclinaison des passifs ou des verbes similaires aux passifs. Même les verbes d’appellation ont une valeur semblable à celle du verbe ‘être’, par exemple ‘je m’appelle Priscien’ ».

30 Il s’agit d’une section des *Academica* qui remonte à l’enseignement du maître de Cicéron, Antiochus d’Ascalon : voir [Mette \(1986-1987, p. 27-29\)](#) et [Lévy \(1992, p. 145-149\)](#), auquel nous renvoyons aussi pour une analyse de l’exposé de Varron et pour les problèmes philosophiques qu’il pose.

entraîne aussi l'écoulement du temps, et l'association du temps et de l'eau chez Priscien rappelle l'image héraclitéenne du fleuve dans lequel il n'est pas possible de se plonger deux fois<sup>31</sup>.

Cette réflexion reste étrangère à Apollonius et remonte plutôt au platonisme. En particulier, on peut comparer les mots du grammairien latin relatifs à la perfection de l'être à la conception de la substance telle qu'elle figure chez les philosophes platoniciens.

L'*ousia* représente le premier principe (*prôte arché*) duquel les multiples êtres naissent et tirent leur existence (Porph. *Isag.* II 7). Dans *Enn.* III 7, 6, 12-18 Plotin explique que « cet acte possède l'être véritable, c'est-à-dire qu'il ne peut jamais cesser d'être ni être autrement qu'il n'est ; ce qui veut dire qu'il est toujours le même et ne diffère jamais de lui-même [...] et l'on ne peut y saisir ni avant ni après » (trad. Bréhier 1963) : l'être est éternel, parfait et immuable. Encore *Enn.* III 7, 6, 37-41 : « Une puissance pareille est tout ; elle est ce qui est ; elle n'a aucun défaut ; elle n'est pas complète sous un rapport et incomplète sous un autre. Un être qui dure, même s'il est achevé [...] a encore besoin de l'avenir ; il a donc du défaut, puisqu'il a besoin du temps » (trad. Bréhier 1963), tandis que l'être est ce « qui n'a pas besoin de l'avenir ni d'un avenir restreint à un temps limité, ni même d'un

31 Sur le flux du sensible Decleva Caizzi (1988) ; pour la doctrine du temps et l'analyse de son rapport avec le mouvement cf. Aristote, *Phys.* IV 10-11, 217b 29-220a 26 avec les commentaires sur ce texte de Simplicius, *CAG IX* 696, 22-729, 31 et de Philopon, *CAG XVII* 702, 10-739, 8. À l'époque hellénistique la tradition platonicienne a été le point de départ pour une discussion sur le flux et sur ses implications à laquelle prirent partie le Stoïcisme, l'Épicurisme et la pensée médicale. Pour les Stoïciens le temps est l'une des trois entités incorporelles avec l'espace et le *lektón* ; toutefois, le temps présent a un certain degré de réalité, tandis que le passé et le futur n'existent pas, mais subsistent : comme le soulignent Long – Sedley (1987, p. 163-164), dans l'*hyphistasthai* stoïcien il faut probablement comprendre la manière d'être de ce qui peut être pensé et se réaliser dans le langage, mais qui n'a pas d'existence actuelle. D'après Plutarque, *Comm. not.* 41, 1081f (*SVF II* 517 et 518 = *FDS* 809), selon Chrysippe « le temps présent est fait pour une part de futur, pour l'autre de passé » et « la partie du temps qui est passée et celle qui est à venir n'ont pas de réalité, mais subsistent (*ouk hypárchein, all'hyphestekénai*), tandis que seul le présent a une réalité » (trad. Babut – Casevitz). Le présent existe au moment même où il se réalise, mais il est un point infinitésimal, puisque le temps est divisible à l'infini. « De manière qu'il n'y a pas de temps présent par achèvement (*kat'apartismón*), mais il est exprimé par un écoulement (*katà plátos*). Il dit que seul le temps présent a une réalité, tandis que le passé et le futur subsistent, mais ils n'ont pas de réalité » (Stobée, *Ecl.* I 18, 420, p. 106 W. = *SVF II* 509, 25-27 = *FDS* 808). Il est possible de suivre la même image du temps qui s'écoule comme un fleuve chez d'autres auteurs plus récents : elle apparaît plusieurs fois chez Sénèque (e.g. *De brev. vit.* 10, 6 : *praesens tempus brevissimum est, adeo quidem ut quibusdam nullum videatur; in cursu enim semper est, fluit, praecipitatur; ante desinit esse quam venit* ; sur le temps chez Sénèque, Grilli 1976). Chronologiquement bien plus proche de Priscien et dans le sillage du platonisme, nous trouvons le onzième livre des *Confessions* de Saint Augustin, entièrement consacré au temps comme création divine. Augustin reprend l'image du flux incessant, selon lequel le présent s'écoule, le passé n'existe plus et le futur n'existe pas encore (*Conf.* XI 14) ; le présent est donc la fraction infinitésimale du temps qu'on peut imaginer indécomposable en plusieurs instants (*Conf.* XI 15).

avenir qui s'étend à l'infinité du temps, mais qui possède tout ce qu'il doit avoir» (*Enn.* III 7, 6, 43-45 ; trad. Bréhier 1963). L'écho platonicien retentit – nous semble-t-il – dans les mots de Priscien : de même que l'être de Plotin se distingue des corps imparfaits et plongés dans le temps en ce qu'il n'a pas de défaut (il n'est pas *endeés*) et surtout qu'il n'a pas besoin d'avant ni d'après, de même aussi le verbe *sum*, expression de l'être et de l'existence, est le verbe parfait, *cui nihil deest*.

Priscien ne classe jamais les verbes d'appellation parmi les *substantiva* et les appelle toujours *vocativa*. Cela ne l'empêche toutefois pas de reconnaître une analogie entre les *substantiva* et les *vocativa*, deux genres de verbes souvent rapprochés en raison plus de leur ressemblance sémantique que de leur construction prédicative : les verbes d'appellation admettent eux aussi la substance comme leur contenu sémantique. Comme nous l'avons vu dans VIII 51, précédemment cité, les verbes d'appellation ont une valeur semblable à celle de *sum*. De plus, dans XVII 78 (*GL* III 152, 13) la *duplicata substantiae demonstratio*<sup>32</sup> est due à la construction du pronom avec le verbe *sum* ou *vocor*, tous les deux exprimant la substance ; dans XIII 20 (*GL* III 13, 10) les *vocativa*, bien qu'il soient distingués des verbes qui signifient la substance, sont définis comme les verbes qui montrent la dénomination (*nominatio*), *in qua similiter substantia demonstratur*. Priscien souligne donc souvent l'affinité sémantique entre 'être' et les verbes d'appellation et semble garder le souvenir de l'idée, présente chez Apollonius, que le nom identifie un référent extralinguistique dont il implique en même temps l'existence pour le moins au niveau linguistique. L'adjectif *substantivum*, toutefois, est réservé au seul verbe *sum*, attaché qu'il est à la substance comprise à la manière platonicienne plus qu'à l'existence d'un individu déterminé par un nom.

Pour résumer, pour ce qui est du verbe Priscien suit de près son modèle grec : il introduit dans la grammaire latine l'adjectif *substantivum*, calque de *hyparktikón*, et l'applique au verbe 'être' ; il ne va pas jusqu'à classer les verbes d'appellation (*vocor*, *appellor*, *nominor*...) parmi les *verba substantiva*, mais il ne nie pas une certaine similarité entre les deux catégories verbales, puisqu'aussi les *vocativa* nous aident à identifier une substance qui demeure égale à elle-même. La langue latine ne présente pas – pour ainsi dire – la richesse sémantique du grec, qui permettait à Apollonius de distinguer, sous la dénomination commune de *hyparktiká*, une existence / identité substantielle d'une existence / identité nominale : Priscien ne dispose que d'un terme, *substantia*, et il choisit de l'utiliser par rapport au verbe *sum*. Absolument nouvelle et originale est cependant la justification de l'expression *verbum substantivum* pour désigner exclusivement *sum* : il est le verbe de l'être, *substantivum* en tant que parfaitement achevé et exprimant un être absolu et hors du temps.

32 Nous renvoyons à ce sujet à Garcea (2009, p. 133-135).

4 PRISCIEN : LE *NOMEN SUBSTANTIVUM*

Cette nouvelle conception de la substance entraîne d'autres conséquences d'une certaine importance. L'*Ars* de Priscien présente un élément de nouveauté par rapport à la fois à Apollonius et à la tradition latine antérieure : pour la première fois dans l'histoire de la grammaire ancienne l'adjectif neutre *substantivum* est associé au nom. Nous avons vu que le grec *tís* est un interrogatif nominal de substance et qu'il pose la question sur l'*hyparxis* (ou sur l'*ousía*) d'un référent. Apollonius n'arrive toutefois pas à appeler *tís* nom de substance : le pas dans cette direction a été franchi par Priscien.

En XVII 82 (*GL* III 154, 9–12) Priscien explique : « Encore au sujet des participes, prends garde à la valeur de ce qui signifie la substance, parce que, à la place d'un participe (qui signifie à la fois la substance de celui-là même qui effectue l'acte ou le subit et l'acte effectué ou subi), on emploie le nom de substance accompagné d'un verbe : qu'est-ce que *amans* ? – *qui amat* [celui qui aime], qu'est-ce que *nascens* ? – *qui nascitur* [celui qui naît] ; à la place d'un verbe, on emploie un participe accompagné du verbe 'être' : *pransus sum* à la place de *prandi* [j'ai déjeuné], *meritus sum* à la place de *merui* [j'ai mérité] » (trad. Groupe *Ars grammatica* 2010)<sup>33</sup>. Priscien utilise l'expression *nomen substantivum* pour désigner le pronom relatif des Modernes *qui quae quod*. Ce nom, joint à un verbe, signifie la substance de celui qui agit ou subit l'action exprimée par le verbe. Dans XVII 44 (*GL* III 135, 1–2), *nomen substantivum* désigne l'interrogatif *quis quid*. Le classement de *qui quae quod* et de *quis quid* sous le nom peut s'expliquer par le fait qu'Apollonius, nous l'avons vu, range l'interrogatif *tís* parmi les noms (*Synt.* I 32 = *GG* II.2, 30, 1 ; *Pron.* *GG* II.1, 28, 9) et que *qui* et *quis* manquent tous les deux de personnes définies<sup>34</sup>. En effet, *qui* et *quis* avaient été classés par les grammairiens latins antérieurs à Priscien parmi les *pronomina infinita*, à savoir parmi les pronoms qui ne désignent pas des personnes définies (Probus, *GL* IV 133, 14–26 ; Don. *Mai.* 629, 5–7 Holtz ; cf. Charisius, 201, 23, Barwick qui les appelle

33 Prisc. XVII 82 : *Et attende in his quoque quanta vis est substantiam significantium, quod et loco participii, quod et substantiam ipsius, qui agit vel patitur, et actum vel passionem significat, accipitur nomen substantivum cum verbo (ut quid est amans ? qui amat, quid est nascens ? qui nascitur) et loco verbi participium cum verbo substantivo, ut pransus sum pro prandi, meritus sum pro merui.*

34 Dans la grammaire grecque ancienne *hós hē hó* est un article pospositif ; comme le latin ne possède pas d'articles, Priscien se doit de déplacer *qui quae quod* dans une autre partie du discours et il choisit la classe nominale. Il perçoit toutefois la distance entre les systèmes grec et latin sur ce point et le manque de parallèle entre morphologie et syntaxe latines (voir notamment Prisc. XII 4 = *GL* II 579, 15–21) : morphologiquement *hic haec hoc* possède les mêmes caractéristiques que l'article grec, puisqu'il est aspiré et commence par une voyelle (comme le prépositif *hós hē hó* : XII 9 = *GL* II 581, 26–582, 2), mais du point de vue sémantique c'est *is ea id* qui indique la *secunda cognitio* (XII 4 = *GL* II 579, 17) et a donc le signifié anaphorique propre à l'article grec (*is* est un *pronomén relatifum* : e.g. XII 1 = *GL* II 577, 19).

*infinitiva*). D'après Priscien, par contre, à la suite d'Apollonius, la caractéristique du pronom est d'être défini<sup>35</sup> : *qui* et *quis* ne signifient pas une personne déterminée et de ce fait ils ne sont pas pronoms, mais noms *généraux* qui peuvent signifier une substance générique.

*Qui* et *quis* sont des noms à la fois *substantifs* et *généraux*, c'est-à-dire capables d'exprimer la *generalis substantia* d'un référent, «susceptibles de représenter n'importe quel substantif en tant qu'espèce» (Baratin 1989, p. 406). Ailleurs on lit en effet (XVII 37 = GL III 131, 3–6) : «De ce fait, il y a des noms qui expriment le genre, qu'il s'agisse de la substance, de la qualité, de la quantité ou du nombre, et qui par force sont également indéfinis, dès lors qu'ils comprennent en eux tous les noms des espèces correspondant à leur genre. De ce fait, certains ont considéré que ces termes étaient eux aussi des pronoms, parce qu'ils sont employés de façon générique à la place de tous les autres noms, comme le sont les pronoms» (trad. Groupe *Ars Grammatica* 2010)<sup>36</sup>. Dans la suite (XVII 39 = GL III 132, 2–4), Priscien explique que ces *generalia nomina* sont les *infinita vel interrogativa vel relativa vel redditiva*.

La dénomination de *qui* et *quis* comme *nomina substantiva* et *generalia* est une innovation de Priscien par rapport à la tradition à la fois grecque et latine. La référence à la *generalis substantia* qui admet différentes espèces est une trace supplémentaire du platonisme<sup>37</sup> et notamment de l'échelle des êtres tracée par Porphyre, *Isag.* II 6–7. Porphyre écrit que la substance est au-dessus de tout et que, n'étant précédée par aucune chose, elle est «le genre le plus général», alors que les termes intermédiaires sont espèces de ce qui les précède et genres de ce qui les suit, jusqu'à la dernière espèce, «l'espèce la plus spéciale», telle que l'homme, qui n'admet pas d'autres espèces au-dessous de lui. *Qui* et *quis*, qui désignent une *substantia generalis*, comprennent donc n'importe quelle *specialis substantia* dans laquelle la substance générique est répartie.

La *substantia*, qui occupe la première position parmi les catégories aristotéliennes, reprise et réélaborée par Porphyre, est constamment présente à la réflexion de Priscien : signifiée par *nomen* et *pronomem* comme chez Apollonius Dyscole et liée au verbe *sum*, elle est aussi pour la première fois associée au nom pour désigner les noms qui signifient une substance générique.

35 Prisc. XII 1 (GL II 577, 2-3) : *pronomem est pars orationis, quae pro nomine proprio uniuscuiusque accipitur personasque finitas recipit.*

36 Prisc. XVII 37 (GL III 131, 3-6) : *Itaque sunt nomina generalem significantia substantiam vel qualitatem vel quantitatem vel numerum, quae necessario et infinita sunt, quippe cum omnia suarum generaliter specierum comprehendant in se nomina; unde quidam ea et pronomina esse existimaverunt, quia generaliter pro omnibus aliis accipiuntur nominibus, quomodo et pronomina.*

37 Voir à ce sujet Callipo (2015).

Il est légitime de penser à l'acception moderne du substantif et de se demander si Priscien a joué un rôle d'intermédiaire entre l'Antiquité classique et les grammaires des langues modernes – et le cas échéant lequel : comme l'a montré [Rosier \(1992\)](#), l'opposition entre substance et qualité dans la conception du nom chez Priscien a suscité chez les grammairiens et les philosophes du Moyen Âge des discussions qui conduiront finalement à la séparation nette entre substantif qui signifie la substance et adjectif qui attribue à cette substance une qualité.

Nous nous bornerons à ajouter que la réflexion médiévale, notamment de Guillaume de Conches (xii<sup>e</sup> siècle, auteur de gloses à l'*Ars*) et des Modistes au xiii<sup>e</sup> siècle, pouvait trouver dans la tradition latine le terme technique *substantivum*, manifestement dérivé de *substantia*, qui était un héritage grec et notamment apollonien, mais que Priscien avait déjà étendu du verbe au nom. Dans le passage d'Apollonius au Moyen Âge et à travers Priscien, mais aussi à l'aide d'un intérêt tout nouveau pour les *Catégories* d'Aristote<sup>38</sup>, la substance et la qualité propres au nom se séparent : la désignation de la *substantia* reste l'apanage du nom, tandis que la *qualitas* devient l'accident aliénable de la substance, à savoir ce qui peut l'accompagner ou pas, qui n'est pas nécessaire à son existence et qui lui est finalement ajouté par les adjectifs.

#### ABRÉVIATIONS

- CAG* : *Commentaria in Aristotelem Graeca*, edita consilio et auctoritate Academiae Litterarum Regiae Borussicae, 23 voll. 3 suppl., Berlin, 1891-1909.
- FDS* : *Die Fragmente zur Dialektik der Stoiker*, éd. Karlheinz Hülsner, Stuttgart, I–III 1987, IV 1988.
- GG* : *Grammatici Graeci*, éd. Gustav Uhlig (voll. I.1, II.2), Alfred Hilgard (voll. I.3, IV), Richard Schneider (voll. II.1, II.3), August Lentz (vol. III), Leipzig, 1967–1901.
- GL* : *Grammatici Latini*, éd. Heinrich Keil (voll. I, IV–VII), Martin Hertz (voll. II–III), Hermann Hagen (*Suppl.*), Leipzig, 1855-1880.
- SVF* : *Stoicorum Veterum Fragmenta*, éd. Hans von Arnim, Leipzig, I 1905, II–III 1903, IV 1924.

38 Pour une analyse détaillée de l'usage d'Aristote à partir de Boèce et de son interaction avec la grammaire de Priscien à l'intérieur des discussions médiévales sur l'adjectif, aussi bien que pour la reconstruction de l'évolution des concepts de substantif et adjectif à partir du xii<sup>e</sup> siècle, nous renvoyons encore à [Rosier \(1992\)](#).



## BIBLIOGRAPHIE

## Sources primaires

- Babut, Daniel et Casevitz, Michel, 2002. *Plutarque. Œuvres morales. Tome XV, 2<sup>ème</sup> partie : Traité 72. Sur les notions communes, contre les Stoïciens*, Paris.
- Barwick, Karl, 1964<sup>2</sup>. *Flavii Sospatri Charisii Artis grammaticae Libri V*, éd. K. Barwick, Leipzig.
- Blank, David L., 1988. *Lesbonax. Peri schemátōn*, Berlin / New York.
- Bréhier, Émile, 1963. *Plotin. Ennéades III*, Paris.
- Cohn, Leopold, 1884. *De Heraclide Milesio grammatico*, Berlin.
- De Libera, Alain et Segonds, Alain-Philippe, 1998. *Porphyre. Isagoge*, Paris.
- Holtz, Louis, 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'Ars Donati et sa diffusion et édition critique*, Paris.
- Theodoridis, Christos, 1976. *Die Fragmente des Grammatikers Philoxenos*, Berlin / New York.

## Sources secondaires

- Groupe Ars Grammatica, 2010 (Marc Baratin, Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Bernard Colombat, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller, Diane Marchand). *Priscien. Grammaire. Livre XVII – Syntaxe, 1*, Paris, Vrin.
- 2013 (Marc Baratin, Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Bernard Colombat, Cécile Conduché, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller, Diane Marchand). *Grammaire. Livre XIV, XV, XVI. Les invariables*, Paris, Vrin.
- 2017 (Marc Baratin, Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Bernard Colombat, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller, Diane Marchand, Jean Schneider). *Grammaire. Livre XVIII – Syntaxe, 2*, Paris, Vrin.
- Baratin, Marc, 1989. *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éditions de Minuit.
- 2007. « Autour du référent, une construction originale de la linguistique antique tardive », *Letras Clássicas* 11, 51-70.
- Bécares Botas, Vicénte, 1987. *Apolonio Discolo. Sintaxis*, Madrid, Gredos.
- Brumberg-Chaumont, Julie, 2007. « Les sens de “substance” chez Apollonius Dyscole », *Letras Clássicas* 11, 11-50.
- 2009. « La signification de la substance chez Priscien et Pierre Hélie », Baratin, Marc, Colombat, Bernard et Holtz, Louis (éds.), *Priscien. Transmission et refondation de la grammaire de l'antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols, 503-519.
- Buttmann, Alexander, 1877. *Apollonios Dyskolos. Vier Bücher über die Syntax (übersetzt und erläutert)*, Berlin, Ferdinand Dümmler (Harrwitz und Gossmann).
- Callipo, Manuela, 2015. « Lire Apollonius Dyscole à la lumière de Priscien ? Une note sur l'histoire des théories linguistiques », *Revue des Études Latines* 93, 273-286.
- Decleva Caizzi, Fernanda, 1988. « La “materia scorrevole”. Sulle tracce di un dibattito perduto », J. Barnes et M. Mignucci (éds.), *Matter and Metaphysics*, Napoli, Bibliopolis, 425-470.
- Garcea, Alessandro, 2009. « Substance et accidents dans la grammaire de Priscien », Baratin, Marc, Colombat, Bernard et Holtz, Louis (éds.), *Priscien. Transmission et refondation de la grammaire de l'antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols, 125-138.
- Grilli, Alberto, 1976. « L'uomo e il tempo », Traina, Alfonso (éd.), *Seneca. Letture critiche*, Milano, Mursia, 57-67.
- Householder, Fred W., 1981. *The Syntax of Apollonius Dyscolus translated, and with commentary* (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, 23), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.
- Ildefonse, Frédérique, 1997. *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, Vrin.
- Lallot, Jean, 1992. « L'adjectif dans la tradition grammaticale grecque », *Histoire Épistémologie Langage* 14/1, 25-35.

- 1994. « Sujet/prédicat chez Apollonius Dyscole », *Archives et documents de la SHESL 10* (Seconde Série), 35-47.
- 1997. *Apollonius Dyscole. De la construction (Peri syntaxeōs)*, 2 vol., Paris, Vrin.
- 2007. « L'invention du nom propre dans la tradition grecque ancienne », *Lalies 27*, 233-246.
- Lévy, Carlos, 1992. *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne* (Collection de l'École Française de Rome, 162), École Française de Rome.
- Long, Anthony A. et Sedley, David N., 1987. *The Hellenistic philosophers*, 2 vol., Cambridge.
- Luhtala, Anneli, 2005. *Grammar and Philosophy in Late Antiquity*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.
- 2009. « Priscian's Philosophy », Baratin, Marc, Colombat, Bernard et Holtz, Louis (éds.), *Priscien. Transmission et refondation de la grammaire de l'antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols, 109-124.
- Maas, Paul, 1912. « Rezension: Grammatici Graeci. Partis secundae voll. II-III », *Wochenschrift für klassische Philologie 29.1*, 5-16.
- Mette, Hans-Joachim, 1986-1987. « Philon von Larissa und Antiochos von Askalon », *Lustrum 28-29*, 9-63.
- Motte, André et Somville, Pierre, 2008. *Ousia dans la philosophie grecque des origines à Aristote*, Louvain-La-Neuve / Paris / Dudley (Ma), Peeters.
- Rosier, Irène, 1992. « Quelques aspects de la diversité des discussions médiévales sur l'adjectif », *Histoire Épistémologie Langage 14/1*, 75-100.
- Theodoridis, Christos, 1980. « Der Hymnograph Klemens terminus post quem für Choiroboskos », *Byzantinische Zeitschrift 73*, 341-345.